

Sur l'Œuvre pianistique de Schubert

La musique de Schubert pour le piano renferme des pages admirables et en assez grand nombre pour émouvoir ceux qui, ou ne se contentant pas de jugements hâtifs ou ne se souciant pas de l'opinion de certains critiques, viendront puiser à cette merveilleuse source musicale d'inestimables joies.

Cette œuvre est, à l'exception de quelques impromptus, des « moments musicaux », de quelques fragments de sonates et de la grande fantaisie en ut majeur, à peu près ignorée du grand public.

Il en va de même, d'ailleurs, des œuvres orchestrales et de la plus grande partie de sa musique de chambre.

Parmi ses symphonies, seule la septième, en si mineur dite « symphonie inachevée » est exécutée fréquemment.

Seul, parmi ses quatuors à cordes, celui en ré mineur (où se trouvent les variations dont le lied célèbre *La jeune fille et la mort* a fourni le thème), figure assez souvent aux programmes des sociétés de musique de chambre.

On joue parfois les trios pour piano, violon et violoncelle et le Quintette en la dit Quintette de la Truite dont le lied *Die Forelle*, a servi de thème aux charmantes variations.

Mais combien de musiciens connaissent le Quintette en ut majeur (avec deux violoncelles), un des sommets de l'œuvre de Schubert et, probablement, de toute la musique ?

Nous avons soigneusement recherché quelles pouvaient être les causes de cette indifférence et de cet oubli en ce qui concerne plus particulièrement les œuvres pour le piano et nous sommes à peu près convaincus que toutes ne sont pas d'ordre exclusivement musical.

Il faut tout d'abord convenir qu'en ce domaine, Schubert s'est montré fort inférieur à Chopin, à Schumann ou à Liszt. En un certain sens, il n'a pas, comme eux, fait œuvre de créateur.

On pourra trouver cette comparaison inutile. Elle est nécessaire cependant pour expliquer et, dans une certaine mesure, pour justifier l'attitude des pianistes vis-à-vis de l'œuvre de Schubert.

Le culte dont Chopin et Schumann sont l'objet n'a pas été suscité par la seule valeur de leurs œuvres. Ce culte associe en une piété fervente et jusqu'à les confondre, l'amour de leur musique et l'intérêt passionné qu'inspire l'histoire de leur vie. D'innombrables publications, dont certaines d'une très réelle valeur, nous renseignent abondamment sur les moindres événements de leur existence, sur ceux qui n'ont avec cette activité que des rapports lointains.

Chopin, tout particulièrement, a bénéficié (ou souffert, comme on voudra) d'une crise de curiosité qu'une piété et un amour sincères auraient peut-être dû lui épargner.

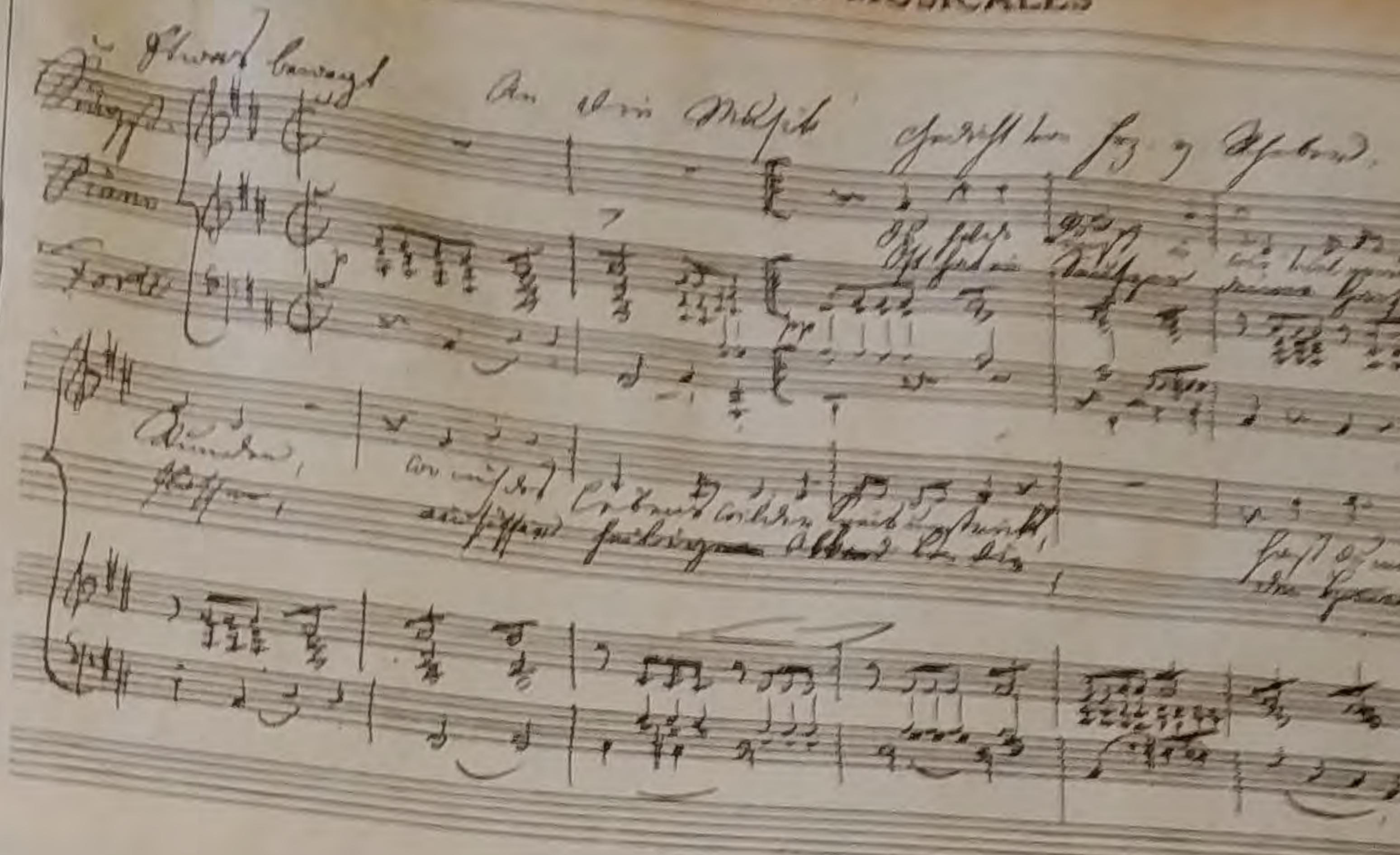
Une foule de littérateurs et de conférenciers s'est véritablement ruée sur tout ce qui, dans la vie de l'immortel artiste, était de nature non seulement à intéresser mais aussi à satisfaire, à distraire un public souvent plus avide d'indiscrétions que de jouissances esthétiques.

Pour qui éprouve quelques difficultés à pénétrer l'âme complexe de Schumann, à comprendre l'essence de son tendre et dououreux génie, les guides autorisés et sages, les sources d'informations ne manquent pas.

Sa volumineuse correspondance, les articles qu'il fit paraître dans la « Neue Zeitschrift für Musik », revue qu'il avait fondée à Leipzig et dont il était l'inspirateur, les titres et sous-titres de ses compositions et les allusions dont son œuvre est pleine, suffiraient déjà à fournir les plus précieuses indications.

Schubert, lui, n'a écrit que de la *musique* en dehors d'un certain nombre de lettres, d'un journal intime, de quelques poésies et de la page étrange intitulée « *Mon être* », dont nous n'avons ni méconnu ni importance, ni l'intérêt. Il n'a point tenté de donner sur ses compositions des explications techniques et il s'est contenté de dire « ce qui est en moi, je l'extériorise tel

LES NOUVELLES MUSICALES



AUTOGRAPHE DE SCHUBERT
(Début du Lied « An die Musik » [op. 88, n° 4], composé en 1817)

REMERCIEMENT à SCHUBERT

J'ai voulu, ces jours-ci, réentendre tes voix;
Le monde célébrait ton saint anniversaire;
Et j'écoutais ton chant qu'on respire et qu'on voit,
Tandis que l'esprit rêve et que le cœur se serre.

L'on jouait devant moi la valse, l'impromptu,
L'andante où la rosée avec les larmes brille,
Et soudain, l'ouragan suave s'étant tu,
Je vis rêver au loin une petite fille.

J'apercevais au fond du passé ravissant
Une enfant appuyée au long piano d'ébène;
Le surprenant amour, ce perfide innocent,
Exaltait son visage et hâta son haleine.

Cette enfant, en qui l'âme étrangement pesait,
Sur le chemin des sons devenait plus légère,
Elle aimait la mesure et vénérait l'excès,
Soumise à l'harmonie en qui tout s'exagère.

Le lac bleu murmurait un lied riant et bas,
L'azur se déchirait en noires hirondelles,
Il semblait que le jeu de ma mère absorbât
Le paradis vivace où je songeais près d'elle !

Le clavier noir et blanc ruisselait sous ses doigts;
Tes verts cahiers, Schubert, laissaient pendre leurs pages.
Mon cœur se distendait dans un corps trop étroit;
Ma mère au pur profil, de ses beaux bras adroits,
Distribuait l'éclat de ton divin bagage.

C'est l'ancienne enfant, à la fois ivre et sage,
Qui te bénit, Schubert, pour ce que je te dois !

COMTESSE DE NOAILLES.

(1928)

quel, un point c'est tout. » Il ne s'est donc vraiment exprimé qu'en musique et c'est surtout par sa musique que nous pouvons nous rapprocher de lui. Mais l'absence de commentaires n'expliquerait que partiellement l'injuste oubli dont il est victime.

L'une des raisons de cet oubli porte en elle-même un semblant d'excuse.

On sait que l'écriture, le style pianistiques de Schubert ne présentent pas de particularités remarquables. Il serait vain d'y chercher des rapports étroits entre la pensée musicale proprement dite et la réalisation pianistique de cette pensée, rapports qui rendent si passionnante l'étude des œuvres de Chopin et qui ont valu à ce dernier le titre justement mérité « d'in-

comparable poète du piano ». Les œuvres de Schubert ne sauraient donc intéresser les pianistes « exclusifs » et, à plus forte raison, ceux d'entre eux pour qui la musique est avant tout prétexte à gloire personnelle. Ces œuvres n'ont que faire de leur virtuosité, puisqu'elles ne sont pas émaillées de trilles éperdus, d'octaves fulgurantes ou de traits de bravoure.

Ainsi qu'on pourra le constater plus loin, dans les chapitres consacrés aux analyses, le piano n'est que très rarement l'inspirateur direct de la pensée de Schubert. Comme Beethoven ou Weber, il pense « orchestralement ». Mais la source la plus profonde de son inspiration, sa véritable muse, c'est la voix humaine.

C'est donc par l'étude des lieder qu'on apprendra le mieux à connaître Schubert, c'est-à-dire à l'aimer.

Pour aimer Schubert et pour faire partager l'amour qu'il inspire, il est indispensable d'être musicien. Les véritables musiciens, ceux que nous appellerons les « musiciens-nés », sont beaucoup plus rares qu'on ne le suppose. La « musicalité », cette vertu mystérieuse, ne s'acquiert pas.

Le travail le plus conscient, la documentation la plus autoritaire, l'étudation, l'intelligence même, peuvent bien contribuer à la développer, mais n'en sauraient jamais tenir lieu.

Le musicien-né est celui que ravit une saveuse harmonie, un accord imprévu et logique à la fois, celui qu'émeut la course d'un dessin mélodique, l'éloquence d'un silence, celui sur qui les rythmes les plus divers réagissent fortement, celui qui ne néglige aucun détail, et qui peut connaitre et réaliser la parfaite unité des chefs-d'œuvre. C'est celui qui possède en même temps l'esprit analytique et l'esprit synthétique.

Celui-là sera le bon interprète de Schubert, le dépositaire de sa pensée qui, subliant sa propre personnalité, chantera, sourira ou pleurera avec lui et partagera ses tristesses et ses joies, s'identifiera peu à peu à lui et à tous ses chers compagnons, les Spaun, les Schuber, les Mayrhofer et tant d'autres en « schubertiades ».

Dans son remarquable livre « La vie de Schubert », Paul Landormy met en parallèle la méthode de travail de Beethoven et celle de Schubert (pour ce dernier, il conviendrait mieux de dire l'absence de méthode). Nous lui empruntons les lignes suivantes: « Schubert, au contraire de Beethoven, excelle dans l'improvisation. Il ne se donne jamais de peine. Il ne se corrige jamais. On n'improvise pas une sonate ou une symphonie. » Nous ajouterons que Schubert manquait de discernement dans le choix de ses idées et qu'il prenait trop volontiers pour « thème » des mélodies admirables certes, mais ne possédant pas toujours les qualités propres à la composition d'une partie de sonate ou de symphonie.

La longueur, ou plutôt les longueurs qu'à juste titre on peut parfois reprocher à certaines de ses œuvres, proviennent principalement de son inaptitude à créer de vrais thèmes.

Insistons sur ce point.

On désigne généralement par « thème musical », une série de sons, une mesure ou un groupe de mesures dont le rythme, les mouvements mélodiques et les harmonies (exprimées ou sous-entendues), se prêtent à de multiples transformations et permettent d'assurer à la composition d'un morceau de musique un parfait équilibre. André Gédalge, qui fut un admirable maître de composition musicale, enseignait qu'un bon thème doit être « ouvert », c'est-à-dire susceptible d'engendrer des idées mélodiques, des rythmes nouveaux ou des successions harmoniques ayant avec ce thème des liens de parenté assez caractérisés pour maintenir intacte l'unité et, en même temps suffisamment différentes pour éviter toute monotonie.

La production de tels thèmes exige un travail souvent bien aride, mais toujours salutaire, qui consiste à épurer, à concentrer sans relâche la pensée, à rejeter impitoyablement tout ce qui n'est pas absolument indispensable à l'expression, à sacrifier certains éléments même parmi les plus séduisants, si leur présence ne doit concourir à l'harmonieux équilibre de la composition.

Il était à la fois trop doué et trop insouciant pour s'imposer une méthode de travail aussi sévère. Il a préféré chanter librement. Faut-il le regretter ? C'est là une question à laquelle il est bien difficile de répondre.

Plus scrupuleux, plus exigeant envers lui-même, il nous eût laissé un nombre plus grand d'œuvres solidement construites. Mais il nous aurait privés peut-être d'un nombre moins grand de belles mélodies, de ces divines mélodies dont son cœur débordait.

Ne cherchons donc pas trop ce qu'aurait pu être Schubert ; admirons et aimons ce qu'il fut. Ceux pour qui l'invention, le souffle mélodique, sont les preuves les plus authentiques et les plus éclatantes du génie musical, reconnaîtront toujours en lui un des plus purs musiciens de tous les temps.

Lazare LEVY.